

## STÈLES ANTHROPOMORPHES ET AMORPHES DE PÉLAGONIE

Parmi les monuments funéraires de la Pélagonie septentrionale conservés au Musée de Prilep, la stèle que nous publions ci-après se distingue par ses dimensions, son type et sa rusticité<sup>1</sup>. C'est une plaque en ardoise grise enduite de scorie d'éclat métallique, haute de 188 cm sur une largeur de 55 et une épaisseur qui atteint à peine 10 cm (fig. 1), découverte au village de Braïlovo, au nord de Prilep, au lieu-dit „Sokolica”<sup>2</sup>. Le haut de la stèle en forme ovale porte la représentation très primitive, en gravure peu profonde, d'un visage encadré d'un capuchon(?). Au-dessous, sur le corps du monument, l'esquisse également rudimentaire des deux bras complète l'aspect anthropomorphe de la stèle. L'épithaphe est gravée au centre, dans un cadre rectangulaire, en grands caractères irréguliers qui couvrent tout le champ. On y lit le nom du défunt Ἀλκιμος | Δημητρί|ου et, à la fin (4<sup>e</sup> ligne) χαῖρε. Le déchiffrement de la 3<sup>e</sup> ligne est difficile. Le mot υἱός à la fin de la ligne me paraît sûr, mais il ne se rattache pas directement au patronymique, ce qui d'ailleurs serait anormal, l'indication de la filiation n'étant pas usitée dans cette région. Entre la désinence -ου du patronymique — que l'on devine plutôt que l'on ne discerne au début de la ligne — il y avait peut-être un *epsilon* ou une autre lettre, puis une lettre qu'on prendrait au premier abord pour un *tau* mais qui pourrait être aussi un *rho*, ensuite un *omicron* ou un *oméga* rond ouvert et un *sigma* ou *epsilon* lunaire, plus grand que les autres lettres. Entre les deux dernières lettres, un trait vertical de longueur anormale, pourrait à la rigueur être tenu pour un *iota*, ou pour la haste verticale d'un *kappa*, s'il n'est pas dû à une égratignure postérieure. Je propose avec beaucoup d'hésitation de lire ἥρως υἱός, formule qui n'est pas attestée dans les épithaphes sembla-

<sup>1</sup> C'est à M. Boško Babić, directeur du Musée de Prilep, que je dois de m'avoir attiré l'attention sur cette stèle et de m'avoir autorisé de la publier. Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de ma gratitude. La photographie du monument m'a été procurée obligeamment par le Musée de Prilep.

<sup>2</sup> Braïlovo se trouve sur le bord septentrional de la plaine pélagonienne, aux pieds du mont Babuna, voir la carte de la Pélagonie, *BCH*, 98, 1974, p. 272. De Braïlovo proviennent cinq autres stèles du type courant, dont deux seulement portent des inscriptions lisibles, cf. *ibid.*, p. 274, n. 3. Voir aussi *TIR*, K—34 (1967), p. 29 (I. Mikulčić).



Fig. 1

bles de la région, ou bien d'interpréter le mot qui suit le patronymique comme un ethnique en -υιος, ce qui serait également un élément nouveau dans le formulaire de cette sorte d'inscriptions<sup>3</sup>.

Il n'est pas aisé de dater un monument hors série et provenant d'un milieu tellement rustique. L'écriture non soignée de l'inscription se prête mal, elle aussi, à l'analyse. Tout de même, il ne me paraît pas trop téméraire de voir dans l'*oméga* en arche de pont<sup>4</sup> que j'ai cru pouvoir lire à la ligne 3, ainsi que dans le *kappa* aux traits obliques courts de la première ligne et les *alpha*, *delta*, *lambda* et *my* larges, l'indice d'une date relativement haute (fin de l'époque républicaine?). Le formulaire sobre de l'épithaphe remonte en tout cas à l'époque hellénistique, quoiqu'il persiste, comme nous le verrons, à l'époque impériale également.

Imposant par sa grandeur<sup>5</sup> et son caractère cru et expressif, le monument de Brailovo est un spécimen tout à fait extraordinaire. Mais il n'est pas unique dans son genre en Pelagonie. Trois plaques funéraires déjà publiées appartiennent au même type, quoique l'éditeur N. Vulić n'ait pas tenu nécessaire d'attirer l'attention du lecteur sur leur caractère anthropomorphe. Ces stèles proviennent de la région montagneuse qui encadre la plaine pelagonienne. Elles sont taillées en ardoise brute et portent des épithaphes courtes inscrites en grandes lettres inégales. La première, découverte au village de Martolci situé sur le versant nord de la Babuna<sup>6</sup>, est conservée presque entièrement dans sa partie supérieure (fig. 2a)<sup>7</sup>. On y voit un visage dessiné par une ligne ovale, le nez et la bouche étant indiqués par deux traits perpendiculaires et les yeux par deux trous. L'inscription qui couvre presque tout le corps

<sup>3</sup> Comme nous le verrons ci-après, les épithaphes du type auquel appartient celle de Brailovo, comportent parfois l'indication de l'âge du défunt ou de la date: ἐτών..., τοῦ εἰός. Aucune de ces formules ne convient, autant que je vois, aux traces des lettres. On pourrait penser aussi à un adjectif qualificatif devant υἱός, comme χρηστός, ἀγαθός, mais je n'ai pu trouver rien d'adéquat.

<sup>4</sup> Ce type d'*oméga* est extrêmement rare sur les inscriptions de la Macédoine septentrionale. C'est l'*oméga* de la belle stèle hellénistique de Styberra, cf. *Archaeologia Jugoslavica*, 4, 1963, pl. VI, n° 10, et *BCH* 98, 1974, fig. 3c, mais qui ne pourrait servir d'analogie en l'occurrence. Il se peut que nous ayons le même type de lettre sur une stèle de Resava (région de Kavadarci), *Spomenik*, 98, 1948, n° 165, l'état de conservation de celle-ci pourtant ne permet pas d'arriver à une certitude à ce sujet. Cette stèle, intéressante par sa décoration et les symboles qui y sont représentés, porte une épithaphe courte qui entre dans la série de celles dont il sera question dans le présent article: Ζήνων Κούτεως ἥρωας.

Dans la Macédoine septentrionale les stèles funéraires ne dépassent pas en général<sup>8</sup> 1 m 50 de hauteur, même lorsqu'elles ont une forme élaborée, avec des registres à reliefs. Elles ont d'ordinaire une hauteur de 110 à 120 cm, souvent même moins, et sont toujours minces (de 6 à 15 cm). C'est là un trait qui les distingue de prime abord des stèles des régions avoisinantes de la Mésie Supérieure (régions de Scupi et Ulpiana), dont l'hauteur atteint parfois 3 m (cf. Vulić, *Spomenik*, 98, 1948, n° 431) et une épaisseur de plus que 30 cm. On trouvera aisément dans les *Spomenik* de N. Vulić qui rassemblent des centaines de monuments funéraires de Macédoine et de Mésie, la confirmation de cette observation.

<sup>6</sup> Voir la carte signalée ci-haut, note 2. Martolci se trouve dans la vallée de la rivière homonyme qui se jette dans le Vardar au sud de Titov Veles.

de la stèle et dont une cassure a mutilé les dernières lignes, a été lue par l'éditeur comme suit: Μέστυλα, ὃ ξένε, μὴ βαρὺ σοι δόξῃ παρίοντα...]<sup>8</sup>. La seconde stèle vient du village de Mokreni, situé dans la même région, au sud de Bogomile (fig. 2b)<sup>9</sup>. Elle est cassée en haut mais d'après ce qui subsiste il est évident qu'elle avait une forme semblable. De son inscription en quatre lignes, on ne peut lire que le nom du défunt Δούλης. Le patronymique et ce qui suit aux lignes 3 et 4 sont indéchiffrables<sup>10</sup>. La troisième stèle anthropomorphe publiée par N. Vulić a été découverte au village de Dunje, dans la région de Moriovo (fig. 2c)<sup>11</sup>. Sur le haut arrondi de la pierre représentant la tête, on ne discerne plus les traits du visage qui y étaient sans doute gravés comme sur la stèle très semblable que nous publions ci-après et qui provient de la même région (cf. fig. 3). L'épithaphe est inscrite en grands caractères sur le corps de la stèle: Ἐπιγένῃ (=Ἐπιγένει) Μεσστύκουλου ἥρωι<sup>12</sup>.

A ces spécimens déjà connus<sup>13</sup>, vient s'ajouter maintenant une autre stèle anthropomorphe du même type que celle de Dunje. Il y a quelques années, M. Ivan Mikulčić a vu en un endroit très écarté sur le versant oriental du Mt Selečka, qui sépare la région de Moriovo de la plaine pélagonienne, entre les villages de Kruševica et d'Orle<sup>14</sup>, une

<sup>7</sup> N. Vulić, *Spomenik*, 71, 1931, n° 76. La hauteur de la stèle (97 cm) est seule indiquée par l'éditeur.

<sup>8</sup> Vulić a eu sans doute en vue la formule μὴ βαρὺ σοι δόξῃ παρίοντ' ἐπεσχεῖν attestée *ibid.*, n° 414 (des alentours de Prilep).

<sup>9</sup> N. Vulić, *Spomenik*, 71, 1931, n° 75. Dimensions: 85×40×8 cm.

<sup>10</sup> Vulić lit Δούλης | Β...στε | ἐα[υ]τοῦ mais ce n'est pas sûr. L'écriture de ces deux inscriptions ne présente pas des détails caractéristiques pour la datation.

<sup>11</sup> N. Vulić, *Spomenik*, 71, 1931, n° 387. Dimensions: 112×38×13 cm. Le village de Dunje est indiqué sur la carte de Pélagonie mentionnée ci-haut, note 2.

<sup>12</sup> A la 1.3 il y a comme deux *ypsilons* liés en un double vé angulaire. Si le premier caractère est dû à un accident de la pierre, le second en tout cas diffère de l'*ypsilon* à la fin de la ligne, qui a la forme d'un diapason. Dans le double *sigma* au contraire il ne faut pas voir une faute, mais une particularité orthographique qui reflète un fait phonétique. Cf., par exemple, dans la région voisine de Kavadarci Ἡρωκλῆ θεῶ Μεγίστω, *Spomenik*, 71, 1931, n° 176, avec photographie (Vulić transcrit par inadvertance Μεγίστω). La reduplication du *sigma* devant *tau* est un phénomène attesté dans diverses régions, cf. pour la Macédoine G. Mihailov, *La langue des inscriptions grecques de Bulgarie* (Sofia 1943), p. 83 sq.

<sup>13</sup> Il y a encore une stèle publiée par Vulić, laquelle, quoique de type différent, devrait être probablement insérée dans la série des stèles anthropomorphes. C'est une plaque en grès (100×61×10 cm) de Popadija (village situé au nord-est de Prilep, sur la Babuna), dont le sommet, partiellement mutilé porte un dessin linéaire, dans lequel il faut peut-être voir l'ébauche d'une représentation des bras et de la tête (fig. 2d). L'épithaphe, Μεστίκωνα | Δούλειος τοῦ | εἰς, gravée en gros caractères et couvrant toute la surface de la pierre de la même manière que celles dont il a été question jusqu'ici, est datée de l'an 67/8 de notre ère (*Spomenik*, 98, n°361).

<sup>14</sup> Cette partie du cours de la Crna Reka (l'ancien Érigon) a été parcourue par L. Heuzey, qui a signalé à Kruševica une courte inscription sur pierre brute: Ἐδοῦχετε ἅπαντες. En 1932/34, V. Fewkes y a noté les restes d'une nécropole romaine. N. Vulić a publié dans *Spomenik*, 71, 1931, nos 404 et 405, une inscription funéraire et une statuette provenant de Kruševica. Cf. N. Vulić, *Archäologische Karte von Jugoslawien, Blatt Prilep—Bitolj* (1937), p. 28, et *TIR*, K—34 (1976), p. 76 (I. Mikulčić). Le village d'Orle a fourni des monnaies antiques (Vulić, *o. c.*, p. 31) et des traces d'un petit établissement ancien (Mikulčić, *o. c.*, p. 95).





Fig. 2

pierre antique, enfoncée au sol, se trouvant selon lui, toujours *in situ* sur une tombe ancienne dont il ne reste que des traces du contour en pierres (une de ces tombes isolées le long des chemins, comme on en trouve aujourd'hui encore en Macédoine et en Serbie)<sup>15</sup>. Il en a fait le dessin sur place et me l'a communiqué aimablement. Ce dessin, que je publie ci-contre (fig. 3), est le seul témoignage que nous ayons sur ce monument. La comparaison avec la stèle de Dunje (fig. 2c) montre avec quelle précision M. Mikulčić a fait le croquis et la copie de l'inscription. La stèle de Kruševica-Orle est sensiblement plus haute que celles de Martolci, de Mokreni et de Dunje. Elle a 150 m de hauteur au-dessus du sol. Le contours de la tête y est taillée sommairement, les traits du visage y sont indiqués, comme sur la stèle de Martolci, par des lignes et des trous. L'épithaphe gravée sur la partie inférieure de la stèle en trois lignes se lit, d'après la copie de Mikulčić, ainsi: "Αδυμος Οὐ[ετ]τίου ἥρωος χαῖρε"<sup>16</sup>.

De sorte, nous connaissons en tout cinq (ou six, si celle de Popadija en est bien une) stèles anthropomorphes en Pélagonie. Elles proviennent soit de la région de Babuna, au nord de Prilep (Braïlovo, Martolci, Mokreni, Popadija) soit du bord occidental de Moriovo (Dunje, Kruševica—Orle). Dans les deux cas, il s'agit de régions montagneuses et écartées, circonstance qui explique l'extrême rusticité de ces monuments ainsi que l'onomastique indigène des épithaphes et qui est sans aucun doute d'importance primaire pour le problème de l'origine du type antropomorphe. Nous reviendrons sur ces questions ci-après.

En même temps que des stèles anthropomorphes, nous trouvons dans les régions périphériques et arriérées de la Pélagonie des plaques funéraires informes en pierre brute portant des épithaphes courtes semblables à celles dont nous venons de parler. Trois de ces plaques ont été déjà publiées par N. Vulić. L'une portant l'inscription Δούλης | Κότυος | πᾶσιν φίλος | τοῦ γ' a été trouvée à Bogomila (région de Babuna), l'autre, avec l'inscription Ἀντιγόνῳ Ζωπύρο|υ ἥρωι, à Vrbjani, village situé sur le bord occidental de la plaine pélagonienne environ 10 km au nord de Styberra, et la troisième, avec l'épithaphe Ἀντίγον|ος Διο|γυσίου| ἐτῶν|... à Suvodol, localité bien connue par les actes d'affranchissement par consécration à la déesse Pasikrata, sise dans un vallon au pied de la Selečka (fig. 4a, b, c)<sup>17</sup>. Une pierre

<sup>15</sup> Le lieu s'appelle „Ispraen kamen“, ce qui veut dire en macédonien „Pierre dressée“ et se trouve à environ 3 km au sud de Kruševica.

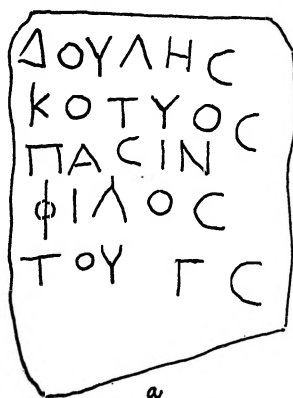
<sup>16</sup> A cause de la désinence -τίου il me semble qu'il faut écarter des noms indigènes comme Οὐαδέα, Οὐακένα. Pour le gentilice romain employé comme patronyme, nous avons un parallèle très proche dans l'inscription de Suvodol (région de Bitola), *Spomenik*, 77, no. 11 (avec photo): "Αδυμος Ποντίου χαῖρε.. Le hasard a voulu que ces deux épithaphes ne diffèrent que par les patronymiques. Le gentilice Vertii est attestée à Styberra et Alkoméné (Bela Crkva), dans une famille d'indigènes ayant droit de cité romaine, cf. *Spomenik*, 71, 1931, nos. 343 et 500.

<sup>17</sup> Cf. N. Vulić, *Spomenik*, 1948, n° 340 (Bogomila), dimensions: 88×60×6 cm; *Spomenik*, 71, 1931, n° 370 (Vrbjani), dimensions indiquées: 95×64 cm; *Spomenik*, 77, 1934 n° 13 (Suvodol), sans dimensions, publiée d'après photographie et estampage. Il se peut que ces stèles ne soient pas conservées entièrement. Les nos 4a et 4b semblent taillés en haut. Peut-être avaient-elles aussi des têtes?



Fig. 3

ΔΑΥΛΛΑΕΡΥ  
ΤΙΡΥΗΡΩ  
ΧΑΙΡΕ



a



b

Fig. 4



c

semblable a été mise au jour en 1954 remployée dans une tombe de basse époque, au lieu dit Petilep, au nord de Crnobuki (environ 12 km au nord de Bitola) (fig. 5)<sup>18</sup>. Son épitaphe est des plus simples: 'Αλεξάνδρῳ | Διονυσίου | γένει.

Une place à part parmi les stèles anthropomorphes et amorphes de Pélagonie revient à une pierre tombale découverte au village de



Fig. 5

Živojno, localité antique qui a fourni entre autres restes deux autels votifs à Artémis Ephésia, situé à l'extrémité sud-est de la partie yougo-

<sup>18</sup> Information due à M. Mikulčić. La stèle se trouve aujourd'hui au Musée de Prilep (inv. n° 2552). Dimensions: 105×105×11 cm. Cette plaque n'est pas conservée entièrement, elle a été taillée lors du remploi.

slave de la plaine pélagonienne<sup>19</sup>. Telle qu'elle nous est conservée (fig. 6), cette stèle n'est pas anthropomorphe, mais elle a une forme élancée se rétrécissant vers le sommet qui rappelle les menhirs, de sorte qu'elle nous apparaît comme le symbole du défunt. Son épitaphe "Ηρα Γλαυκί-ου|ἐτῶν|ν' ἡρώς|χαῖρε que l'écriture aux *omégas* carrés et aux ligatures<sup>20</sup> situe à une époque plus récente vraisemblablement que celle des autres inscriptions déjà mentionnées (II—III<sup>e</sup> siècle?), présente l'intérêt d'être, à ma connaissance, le premier témoignage sûr du nom "Ηρα portée par une femme. En 1948, J. et L. Robert écrivaient à propos d'une inscription funéraire d'Apamée: „Le premier texte révélerait un nom de femme nouveau "Ηρα. Mais dans la formule "Ηρα ἄλυπε χαῖρε, il faut reconnaître, pensons nous, le vocatif 'Ηρᾶ du nom d'homme bien connu 'Ηρᾶς"<sup>21</sup>. Notre épitaphe montre que dans ce cas les deux lectures sont également possibles. Il en est pourtant autrement d'une inscription funéraire de Tomis, récemment publiée, dans laquelle on lit: Δα-μόστρατος 'Ηρᾶς (?) Νεικομεδεὺς ἰδίᾳ μητρε(ι) κατεσκευάσεν ζησάσε σεμνῶς etc<sup>22</sup>. Dans ce cas-ci, il ne peut s'agir que du nom de la défunte, mère de Damostratos, employé comme matronyme. L'emploi des noms de divinités comme anthroponymes n'est pas tellement rare qu'on pourrait le croire au premier abord. Mais comme c'est un usage contraire aux sentiments religieux des Grecs<sup>23</sup>, son

<sup>19</sup> Il n'est pas aisé de dire si la région de Živojno appartenait à l'ancienne Pélagonie ou à la Lyncestide. Mais cela n'a pas d'importance du point de vue de la matière qui nous intéresse. Comme les autres localités dont il a été question ici, Živojno se trouve en marge de la plaine, dans une région écartée, condition favorable pour la survie d'un substrat ethnique et de ses traditions. Pour les autels d'Artémis Ephésia, voir N. Vulić, *Spomenik*, 75, 1933, n° 19 et 20. L'une de ces dédicaces est faite par un certain Δέντις Νουμηνίου sur l'ordre de la déesse (κατὰ κέλευσιν).

<sup>20</sup> Dans Γλαυκίον, il y a, me semble-t-il, une triple ligature ΓΛΑ et non omission du *lambda* par inattention.

<sup>21</sup> *Bull. épigr.*, 1948, n. 239. Je n'ai pas vu l'article de F. Mayence, *Une inscription funéraire d'Apamée*, *Le Muséon*, 59 (Mélanges L. Th. Lefort, 1946), p. 421—429.

<sup>22</sup> Maria Alexandrescu-Vieanu, *Les sarcophages romains de Dobroudja*, *Revue des Etudes du Sud-Est Européen*, 9, 1970, p. 269—302, n° 3; cf. *Bull. épigr.*, 1971, n. 434. Que le dédicant Damostratos fut un citoyen de Nicomédie, cela augmente, comme nous le verrons, l'intérêt de ce document.

<sup>23</sup> Dans A. Fick — F. Bechtel, *Die griechischen Personennamen nach ihrer Bildung erklärt und systematisch geordnet* (1894<sup>2</sup>), il n'est dit à ce sujet que ce qui suit (p. 304): „Der ältesten Zeit des Griechentums war die Verwendung von Götter- und Dämonennamen für Menschen durchaus fremd, und man sollte meinen, sie hätte den Griechen bei ihrer Frömmigkeit und Scheu vor dem Heiligen immer fremd bleiben müssen. Für die Götter des Cultus gilt dies auch: zwar riß mit Alexander durch Einfluß des Orients Vergötterung der Könige ein, aber wenn auch Alexander als νέος Διόνυσος, Antiochos als θεὸς σωτήρ, Kleopatra als Ἴσις verehrt wurden, so wagte man doch nicht, den Gottesnamen selbst als Rufnamen Menschen beizulegen. Eine Ἀρτεμις ἐκ Πειραῶς ist aus dem letzten Drittel des vierten Jahrhunderts bezeugt (CIA 2, no. 8346 I 64); etwa aus derselben Zeit eine Θέμις (ebd. no. 336, 66). Namen wie Ἀσκληπίος, Διόνυσος, Διόσκουρος, Φοῖβος u.s.f. kommen erst spät als Mannesnamen vor, als die Scheu vor den Göttern ganz verschwunden war oder lassen sich, wo sie vorkommen, wie Φοῖβος (281) als Verkürzungen von Vollnamen begreifen“. La déification des souverains n'a aucun rapport avec l'attribution de noms de divinités aux mortels. Les porteurs de ces noms étaient, à ce qu'il semble, des gens humbles.



Fig. 6

origine devrait être cherchée, me semble-t-il, dans des milieux où l'hellénisation n'a pu supprimer les traditions locales. L'histoire de la diffusion de ce type de noms est à faire. Une première enquête superficielle montre que ces noms étaient surtout répandus en Asie Mineure, sur la côte nord du Pont Euxin et en Egypte<sup>25</sup>. En Macédoine, il semble que notre Héra soit le premier cas connu<sup>26</sup>. Le caractère de la stèle sur laquelle ce nom est gravé et la région dont provient le monument font écarter l'hypothèse que le porteur de ce nom n'était pas du pays.

L'anthroponymie des stèles funéraires primitifs de Pélagonie<sup>27</sup> comporte deux groupes de noms bien distincts: des noms grecs-macédoniens, des plus répandus tels que Ἀλέξανδρος, Ἀντίγονος, Δημήτριος, Διονύσιος, Ζώπυρος, ou bien caractéristiques de la Macédoine, comme Ἀλκιμος, Ἀδυμος, Γλαυκίας, Ζωῆλος, d'une part, et des noms

<sup>25</sup> En Asie Mineure on trouve, par exemple, chez des personnes libres, d'origine indigène selon toute vraisemblance, les noms Ἀθηνᾶ (*MAMA*, VII,; *Aür.* Ἀθηνᾶ Ὀλυμπικοῦ), Ἀφροδίτη (*ibid.*, n° 397), Ἀπόλλων (*MAMA*, V, 141, 152, 153), Ἡρακλῆς (*MAMA*, VIII, 149), Ἀσκληπιός (*MAMA*, VII, 338, 350, 306, 446), Ἑρμῆς (*ibid.*, 376, 385, 408, 447). En Egypte, le *Namenbuch* de Preisigke signale les noms Ἀπόλλων, Ἀρης, Ἀσκληπιός, Ἑρμῆς. Au Bosphore cimmérien, le *Corpus inscriptionum regni Bosporiani* (1965) indique les noms Ἀπόλλων (n° 162) Ἀπόλλων Κυλιανός, épitaphe du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère!; n° 877), Ἀρης (n° 257), Ἀσκληπιός (n° 1029), Ἑρμῆς (une dizaine d'épitaphes, cf. l'index). De tous ces noms Ἑρμῆς est sans aucun doute le plus répandu. Il est attesté aussi à Tomis (cf. I. Stoian, *Tomitana*, 1962, p. 189, n° 3, p. 212, n° 7), à Odessos (Mihailov, *IGBulg.* I, 287, 401), à Nicopolis ad Istrum (*ibid.*, II, 661), à Philipopolis (*ibid.*, III, n° 1000, 1371). Il est frappant que, en dehors des régions mentionnées, les porteurs de noms de divinités étaient pour la plupart des esclaves ou des affranchis (selon Diog. Laer. 3, 30, une esclave de Platon s'appelait Ἀρτεμης). On les trouve surtout dans les grands centres commerciaux, à Rome, à Salone etc. Ἑρμῆς surtout est fréquent comme nom de gladiateurs, cf. L. Robert, *Hellenica*, V, p. 79. Pour la question de l'origine de ce groupe de noms, il n'est pas peut-être sans intérêt de noter que le nom de Mā était fréquent au Bosphore, de même que le nom théophrase de Μάης (un Macédonien, devancier de Marinos de Tyros, s'appelait Μάης selon Ptolémée, I, 11, 6, et le culte de la déesse Mā est bien attestée en Macédoine à l'époque impériale par les actes d'affranchissement d'Édessa!). On connaît aussi des gens appelés Ἀρποκράτης (cf. Preisigke et Mihailov, *IGBulg.*, I, 401 — catalogue d'Apollonie, dans lequel sont mentionnés Ζώπυρος Ἑρμοῦ et <Π>εῖος Ἀρποκράτου), ou Adonis (à Lemnos, *IG* XII, 8, 24, Βεῖθυσ ὁ καὶ Ἀδωνίς, II<sup>e</sup> s. avant notre ère, cf. aussi *Bull. épigr.*, 1964, 593: Ἀδωνίς Ὑάκινθος).

<sup>26</sup> Une Ἀρτεμης dans la région du moyen Strymon, Mihailov, *IGBulg.*, IV, 2297: Αὐρήλιος Μαῖστος Ἀρτεμι τῇ συμβίβῃ. L'éditeur pense que ce pourrait être aussi un hypocoristique d'Ἀρτεμιδώρα. Dans une inscription de Thessalonique, Dimitas, n° 374, *IG* X, 1, 262, deux athlètes portent les noms de Ἑρμῆς et Ἥλιος. A Béroia, cf. A. M. Woodward, *Inscriptions from Beroea in Macedonia*, *ABSA* 18 (1911—12), p. 153, n° 14, deux frères s'appellent Hélios: Πό(π)λιος Ἥλιος καὶ Δάφνης τὸν υἱὸν καὶ Πό(π)λιος Ἥλιος τὸν ἀδελφόν. L'abréviation indique un gentilice et non un prénom, peut-être Πό(ν)τιος, ce gentilice étant assez fréquent en Macédoine; dans le catalogue que Woodward publie p. 162, n° 36, parmi les gentilices qui sont presque toujours abrégés — Ἰού(λιος), Φλ(άβιος), Κλ(άδιος), Πε(τίλιος), Πομ(πόνιος), Λου(κίλλιος), Λικί(νιος) — il y a aussi des Pontii(?): Πο. Λεοντόλυκος, Πο. Πρόσδεκτος, Πο. Λύκος, Πο. Τρύφων, Πο. Αἰλός, Πο. Κλέαρχος Σωτηρίχου. Les *cognomina* sont typiques pour des affranchis. La seule personne qui porte un nom „normal“, Κλέαρχος, donne aussi son patronymique.



indigènes — Δούλης, Βείθυς, Κότυς, Μέστυλος, Μέστυλα, Μεστίκενα — de l'autre. De ces derniers, Βείθυς et Κότυς se rangent parmi les noms thraces les plus fréquents tandis que les autres n'apparaissent, comme épichoriques, hormis la Pélagonie, que dans la région du Pan-gée (Philippes, Amphipolis, Drama) et du moyen Strymon (Sv. Vrač) et à Thessalonique<sup>28</sup>. Si nous examinons la répartition de ces noms en Pélagonie, nous constaterons que dans la région la plus septentrionale et la plus écartée, au nord du Mt Babuna (villages de Martolci, Mokreni, Popadija, Bogomile), l'onomastique est uniquement indigène. Dans la région de Moriovo (Dunje, Orle, Peštani) elle est d'ordinaire mixte: nom grecs, patronymiques indigènes. Dans la plaine, ou mieux, sur la bordure intérieure de la plaine (Braïlovo, Vrbjani, Suvodol, Petilep, Živojno), les noms sont exclusivement grecs. Cette constatation est indicative malgré le petit nombre de documents sur lesquels elle se fonde. Car, tenant compte du caractère des monuments qui nous ont conservé ces noms, la constatation que nous venons de faire apparaît comme un indice assez sûr de l'existence d'un substrat ethnique qui s'était retiré dans les montagnes sous la poussée des Macédoniens. On considère d'ordinaire que, tout comme Βείθυς et Κότυς, les noms Δούλης et Μέστυλος étaient des noms thraces. Or, leur aire d'expansion rend suspect ce point de vue<sup>29</sup>. Je pense qu'ils tirent leur origine de l'ancienne couche ethnique qui avait peuplé la Macédoine et la côte septentrionale de l'Égée avant l'arrivée des Macédoniens — Bryges, Bithynoi, Edones etc. — population qui devrait être distinguée des Thraces de l'époque historique<sup>30</sup>. La présence des noms Βείθυς et Κότυς dans les mêmes inscriptions ne contredit pas cette assertion. S'ils connurent une grande vogue chez les Thraces, les noms de Βείθυς et Κότυς n'en furent pas moins de la même origine que Δούλης et Μέστυλος. La légende fait de Βείθυς le héros éponyme des Βιθυνοί et de Κότυς le fils de Μάνης.<sup>31</sup> Je crois, par conséquent, que les quatre noms étaient

<sup>27</sup> Pour cette analyse de l'onomastique, nous joignons aux stèles déjà mentionnées deux épitaphes de Moriovo publiées par N. Vulić, *Spomenik*, 71, 1931, n° 439 (Peštani) : Ζοῖλω Δουλέϊους ἥρωι et *ibid.*, n° 386 (Dunje): Δούλης | Βείθυος ἥρωι. L'éditeur ne donne aucun détail sur l'aspect de ces stèles (à l'exception des dimensions: 78×63 cm et 85×63 cm respectivement).

<sup>28</sup> Je pense qu'il convient de distinguer Δούλης, -εος, de la variante Δούλας, -α, *Dulae*, attesté en Thrace, à Tomis, en Nicomédie, cf. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste* (1957), s. v. Μεστίκενα inconnu par ailleurs entre dans la série des noms dérivés de Μέστος, caractéristiques de la même région. Detschew, *o. c.*, s. v. Μέστυλος, rapproche ce nom de celui du chef des Méoniens dans le Catalogue des navires, Il. B 864: Μήροσιν αἶ Μέσθλης τε καὶ Ἄντιφος ἡγήσασθην, ainsi que du nom étrusque *mestlēs*, *Mestlus*.

<sup>29</sup> Le nom Δούλης est attesté à Bela Crkva (Alkoména) dès le IIe siècle avant notre ère, cf. F. Papazoglou, *Nouveau fragment d'acte de la chancellerie macédonienne*, *Klio*, 52, 1970, p. 310. On le trouve au même endroit à l'époque impériale, avec les noms Μέστυλας, Μώμα et Μέστριος, *Spomenik*, 71, 1931, n° 341.

<sup>30</sup> Voir à ce sujet mon article *Sur quelques noms „thraces“ en Illyrie*, *Godišnjak Centra za balkanološka ispitivanja*, XII/10, 1974, 67 sqq.

<sup>31</sup> Herod. IV, 45 et App. *b. Mithr.* 1 (cf. Detschew, *o. c.*, s. r. Κότυς et Βιθύας). Les liens de notre région avec l'Asie Mineure, notamment la Phrygie et la Bithynie

indigènes en Macédoine et qu'ils témoignent de la persistance de la couche prémacedonienne à l'époque romaine.

Quant aux noms macédoniens, le fait qu'on trouve les mêmes noms que dans les villes dans un milieu tellement arriéré, parle, me semble-t-il, en faveur de la grécité des Macédoniens. Il ne me semble pas vraisemblable que leur usage puisse être dû à l'effet de l'hellénisation.

Les stèles funéraires que nous avons présentées ci-haut, anthropomorphes et amorphes, ne se rencontrent que dans des villages situés loin des centres urbains. Ces stèles diffèrent par d'autres traits aussi du type commun des stèles funéraires de la Macédoine romaine. Elles sont toujours individuelles, c'est-à-dire élevées pour une personne et leurs épitaphes ne comportent que le nom du défunt avec son patronymique, contrairement aux autres épitaphes de l'époque impériale qui sont le plus souvent familiales et indiquent régulièrement le nom du dédicant de la stèle. Sur nos stèles, le nom du défunt est suivi, comme nous l'avons vu, des mots *ἥρως* ou, plus rarement, *ἥρως χαῖρε*. Parfois, on a l'indication de l'âge du défunt ou de la date. Ce qui est surtout frappant dans ces formules, c'est que la désignation *ἥρως* n'apparaît, en dehors de cette sorte de stèles, que très rarement dans la Macédoine septentrionale et toujours, autant que j'ai pu voir, dans les mêmes régions que celles dont il est question ici<sup>32</sup>. Les épitaphes hellénistiques de Macédoine ne comportent que le nom du défunt; en Illyrie la formule la plus répandue est *ὁ δεῖνα τοῦ δεῖνος χαῖρε*<sup>33</sup>.

Nous arrivons ainsi au problème de la signification et de l'origine des stèles anthropomorphes de Pélagonie. Je ne peux ici qu'entamer la discussion de cette question pour attirer l'attention des archéologues et historiens de la religion qui pourront en donner une solution compétente. D'après ce qui a été dit ci-haut sur le milieu ethnique et social dont proviennent ces stèles, il me semble qu'on peut exclure la possibilité qu'il s'agisse d'une coutume introduite par des immigrés à l'époque impériale. Je n'ai pu d'ailleurs trouver nulle part d'analogies proches, ce qui naturellement ne veut pas dire qu'il n'y en a pas, mais que ce type de stèles, où qu'il apparaisse, représente à l'époque romaine une survivance très rare de traditions anciennes. On doit remonter très

deviennent de plus en plus évidents. Notons que les données qui en témoignent sont de tout autre caractère que celles qui attestent la présence d'immigrés micrasiatiques dans les provinces danubiennes aux II–IIIe siècles,

<sup>32</sup> Je n'ai pu noter que les cas suivants dans les *Spomenik* de N. Vulić: dans la région de Moriovo (Dunje, Peštani), *Spomenik* 71, 1931, nos 383, 385 et 642; au nord de Prilep (Sekirci, près de Brailovo, et Orehovec, près de Pletvar), *ibid.*, n° 475 (à noter le nom de la mère *Νανοῦν*) et 430; à Suvodol, *Spomenik*, 77 (1934), n° 11; dans la région de Tikveš, au sud de Kavadarci (Moklište, Resava), *Spomenik*, 71 (1931), nos 128 et 165 (*Ζήνων Κούτεως ἥρως*, cf. ci-haut n.4).

<sup>33</sup> Pour l'usage hellénistique, on a peu d'exemples dans la Haute-Macédoine, cf. *BCH*, 98, 1974, p. 278, fig. 3a, b, c. Les nombreuses épitaphes de Dyrrhachion publiées récemment par V. Toçi, *Studia Albanica*, 1966, 51 sqq., sont d'une uniformité monotone. La même formule se rencontre à Lychnidos, situé à l'extrémité est du territoire illyrien, cf. *BCH*, 98, 1974, l. c., fig. 3e.

haut dans le passé pour découvrir quelques traces de pratiques semblables.

N'ayant pas sous la main les études spéciales qui éclairent l'évolution des monuments funéraires chez les Grecs<sup>34</sup>, je ne puis recourir qu'à l'oeuvre classique de Martin Nilsson pour en puiser quelques faits d'intérêt pour notre sujet. L'homme primitif, dit le grand historien de la religion grecque, croit souvent que la pierre tombale est le siège de l'âme du défunt<sup>35</sup>. Chez les Grecs aussi, la stèle funéraire était la place du mort<sup>36</sup>. Aux temps homériques, c'était une pierre brute allongée qu'on enfonçait sur le tertre funéraire. A l'époque archaïque, on mettait sur la stèle la représentation du défunt en relief. C'est dans le même but qu'on employait les hermès comme monuments funéraires<sup>37</sup>. Il y avait aussi des formes intermédiaires: des pierres non-façonnées rappelant par leurs contours la figure humaine<sup>38</sup>. Nilsson ne cite, autant que j'ai pu voir, que deux trouvailles de stèles anthropomorphes: les deux plaques en forme de menhirs du cénotaphe mycénien de Dendra<sup>39</sup> et les nombreuses stèles anépigraphes découvertes à Sélinonte, dans le voisinage du temple de Zeus Meilichios, avec trois stèles portant le nom de cette divinité<sup>40</sup>. Dans la controverse soulevée par l'interprétation de ces trois courtes inscriptions (dédicaces à Zeus Meilichios ou épitaphes identifiant le défunt au dieu?)<sup>41</sup>, les stèles anépigraphes n'ont pas été prises en considération. Leur caractère funéraire ne

<sup>34</sup> J'ai en vue en premier lieu la dissertation de L. Curtis, *Die antike Herme*, München 1903. Je n'ai pu consulter non plus l'article de P. Dévambaz, *Sur une interprétation des stèles funéraires attiques*, BCH 54, 1930, 210 sqq.

<sup>35</sup> M. Nilsson, *Geschichte der griechischen Religion*, I<sup>2</sup> (1955), p. 41: „Die Bildnisse kommen selten vor, weil primitive Völker das individuelle Bildnis eines Menschen nicht darzustellen vermögen; im Grabkult tritt aber das Bild nicht selten an die Stelle des Toten, selbst das Grabmal, wenn es auch kein Bildnis ist, sondern nur ein aufgerichteter Stein. Bei den Aramäern wurde der Grabstein *nefesch*, Seele, genannt, und es wäre nicht unrichtig von einer Grabseele zu sprechen“.

<sup>36</sup> Cf. *ibid.*, p. 187: pendant la fête des morts, à Platée, l'archonte lavait et oignait les stèles funéraires.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 191 sq.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 192: „Es gibt Zwischenstufen: eine, wie es scheint, gänzlich unbearbeitete Platte, die jedoch in ihrer Form den Umrissen einer menschlichen Gestalt nahekommend, plattenförmige, gespaltene Blöcke, die unten schmaler sind, im oberen Teil häufig auf beiden Seiten eine Erweiterung und oben einen kurzen Ansatz haben“. Nilsson se réfère à l'article de R. Koldewey, *Neandria*, 51. *Berliner Winckelmannsprogramm*, 1891, p. 16 sq., fig. 30, qui m'est inaccessible.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 191 et pl. 25, 2.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 413: „Es stehen dort zahlreiche Stelen von sehr verschiedenen Formen, von einfachen, länglichen Steinen bis zu pyramidenförmigen oder parallelepipedischen Hermen: unter diesen gibt es sowohl einfache wie gepaarte Stelen. Schließlich finden sich roh gearbeitete Hermen mit Köpfen, einige mit einem Kopf, andere mit zwei, einem männlichen und einem weiblichen. Diese sind inschriftlos, und auch sonst sind Inschriften sehr selten, es gibt drei archaische, die den Zeus Meilichios erwähnen“.

<sup>41</sup> Voir, en dernier lieu, Kathleen Forbes, *Some Cyrenean Dedications*, *Philologist*, 100, 1956, 235 sqq. qui considère les inscriptions des trois stèles comme des dédicaces à Zeus, contrairement à Nilsson, o.c., 412. L'article de Ch. Picard, *Sanctuaires, représentations et symboles de Zeus Meilichios*, *Rev. hist. rel.*, 126, 1943, 97 sqq., m'est inaccessible. Cf. aussi, *Bull. épigr.*, 1958, n. 111.

semble pas être mis en doute<sup>42</sup>. D'autre part, on a rapproché les stèles inscrites de Sélinonte dont la signification religieuse était discutable d'une série de stèles funéraires de Thessalie qui portent au-dessous de l'épithaphe la représentation très stylisée d'un hermès dessiné au trait ou sculpté et encadré souvent de la formule 'Ερμού Χθονίου ou 'Ερμῆ Χθονίω<sup>43</sup>. Les épithaphes de ces stèles sont toujours brèves: elles ne comportent souvent que le nom du défunt avec l'un ou l'autre des deux éléments mentionnés — figure d'hermès et formule 'Ερμῆ Χθονίω — parfois avec les deux ensemble<sup>44</sup>. Plusieurs stèles portent en outre la formule ἥρως χρηστὸς χαῖρε.

Y a-t-il quelque rapport entre ces stèles et les stèles anthropomorphes de Pélagonie? Géographiquement et chronologiquement (les stèles thessaliennes vont du III<sup>e</sup> siècle à l'époque romaine), les deux séries sont bien proches. Le formulaire de leurs épithaphes aussi est semblable, hormis la dédicace 'Ερμῆ Χθονίω. Partant des stèles pélagoniennes, on se demande ce que au fait représentent les hermès gravés sur les stèles de Thessalie. L'image du dieu chtonien semble être superflue à côté de la dédicace. Si c'est bien le défunt qu'on dédie à Hermès<sup>45</sup>, n'auront-nous pas plutôt dans ces figures la représentation du défunt héroïsé? En tout cas, c'est dans ce sens qu'il faut, me semble-t-il, interpréter les stèles pélagoniennes: la pierre est l'effigie du défunt, le siège de son âme; elle prend sa place dans le monde des mortels. Le lien entre le mot ἕρμα au contenu sémantique si multiple et le nom d'Hermès<sup>46</sup> expliquerait la transition de la pierre-défunt à la consécra-

<sup>42</sup> Je n'ai pu voir la publication de E. Gabrici, *Il santuario della Malophoros a Selinunte*, *Mon. ant.*, 32, 1927, à laquelle renvoie Nilsson et où sont reproduites les photographies de ces stèles.

<sup>43</sup> Les deux formules sont équivalentes, la première étant un datif dialectal, cf. Kathleen Forbes, *o. c.*, p. 245—247.

<sup>44</sup> Hermès et formule 'Ερμῆ Χθονίω: B. Helly, *Gonnoi*, II. *Les inscriptions*, Amsterdam 1973, n<sup>os</sup> 268, 269, 273 et 275 (pl. XL); représentation de l'hermès (sans la dédicace), *ibid.*, n<sup>os</sup> 280, 283, 286 et 288 (pl. XL, XLI, XLII), et IG IX, 2, 782, 786, 805, 706, 817, 819, 824, 825, 826 856, 860, 869, 883, 901; formule de dédicace seule: IG IX, 2, 307, 471, 638, 695, 698, 708, 716, 725, 736, 848, 999—1006. La majorité de ces stèles provient de la Pélasgiotide (Larisa, Krannon) et de la Perrhébie (Gonnoi, Phalanna).

<sup>45</sup> C'est l'interprétation adoptée par la plupart des savants, cf. Kathleen Forbes, *o. c.*, p. 245—248, qui pourtant pense qu'il pourrait s'agir de la dédicace d'une offrande (laquelle?) pour rendre propice la divinité chtonienne.

<sup>46</sup> Cf. E. Pfuhl, *Das Beiwerk auf den ostgriechischen Grabreliefs*, *Arch. Jahrb.*, XX, 1905, p. 79 sq.

tion du mort au dieu psychagôgos qui s'est produite à la rencontre de deux différents états d'esprit, la mentalité primitive du substrat ethnique (Pélasges ou Pélastes, en Thessalie? couche phrygienne ou Pélagoniens, en Pélagonie?) et la forme hellénique de la pensée et des croyances.

*Beograd.*

*Fanoula Papazoglou.*

*Addendum* au dernier allinéa de la page 147. — L'origine autochtone de nos stèles est confirmée par les stèles anthropomorphes anépigraphes mises au jour dans les nécropoles archaïques de Živojno, Gradešnica et Beranci. cf. I. Mikulčić, *Arhajske nekropole južne Pelagonije*, *Starinar*, 15—16 (1964—1965), 1966, p. 209 sq., fig. 1. Je remercie M. Petar Petrović de m'avoir signalé cette découverte si importante pour le sujet que je traite.

---